

# La Feuille du Temps

Septembre 2005

## Le jour de Charon

Dans la tradition balkanique le 1<sup>er</sup> septembre a longtemps été considéré, dans le monde rural, comme le premier jour de l'année. C'est en effet, après la moisson le commencement d'un nouveau cycle qui prépare aux longues nuits de l'hiver. Mais c'est aussi le jour où le « temps trace sa voie », c'est **le jour de Charon**. Il est de coutume de croire que ce jour là, le redoutable passeur des morts à travers les eaux noires du Styx, compte les âmes qu'il aura à prendre en charge durant l'année à venir. Il s'en suit un curieux rituel divinatoire autour des noix fraîchement cueillies. Voilà un prétexte à évoquer les petits poèmes de Tristan Corbières placés à la fin des « Amours jaunes » où l'auteur compose en s'imaginant dans le caveau du mort qu'il sera prochainement.

*Jean-Luc Autret*

### Rondel

Il fait noir, enfant, voleur d'étincelles !  
Il n'est plus de nuits, il n'est plus de jours ;  
Dors... en attendant venir toutes celles  
Qui disaient : Jamais ! Qui disaient : Toujours !

Entends-tu leurs pas ?... Ils ne sont pas lourds :  
Oh ! les pieds légers ! - l'Amour a des ailes...  
Il fait noir, enfant, voleur d'étincelles !  
Entends-tu leurs voix ?... Les caveaux sont sourds.

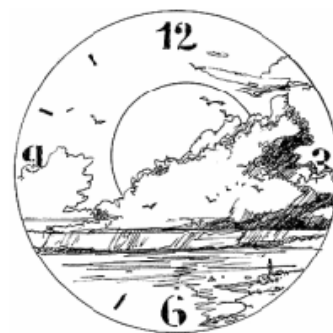
Dors : il pèse peu, ton faix d'immortelles ;  
Ils ne viendront pas, tes amis les ours,  
Jeter leur pavé sur tes demoiselles...  
Il fait noir, enfant, voleur d'étincelles !

**Amours Jaunes** Tristan Corbières (1845-1875)

### à Chartres

Nous sommes nés au bord de votre Beauce plate  
Et nous avons connu dès nos premiers regrets  
Ce que peut receler de désespoirs secrets  
Un soleil qui descend dans un ciel écarlate

Et qui se couche au ras d'un sol inévitable  
Dur comme une justice, égal comme une barre,  
Juste comme une loi, fermé comme une mare,  
Ouvert comme un beau socle et plan comme une table.



### Rondeau

Votre beau thé, moins rare que vos yeux,  
Votre thé vert, fleuri, délicieux,  
Qui vaut quasi dix mille francs la livre,  
Moins que la fleur de vos yeux il enivre  
Et fait rêver qu'on s'en va dans les cieux.

J'ai bu les deux arômes précieux ;  
Et jusqu'au jour dans mon lit soucieux  
Il m'a sonné des fanfares de cuivre,  
Votre beau thé.

Je vous voyais passer parmi les Dieux,  
Dans un grand char aux flamboyants essieux ;  
Et sous la roue en or, n'osant vous suivre,  
J'ai mis mon front, et j'ai cessé de vivre  
En bénissant, écrasé mais joyeux,  
Votre beauté

« Les caresses » **Jean Richepin (1849-1926)**

Un homme de chez nous, de la glèbe féconde  
A fait jaillir ici d'un seul enlèvement,  
Et d'une seule source et d'un seul portement,  
Vers votre assumption la flèche unique au monde.

Extrait de « Présentation de la Beauce à Notre Dame » les  
tapisseries Charles Péguy (1873-1914)

## Le loup et le chien

Un Loup n'avait que les os et la peau,  
Tant les Chiens faisaient bonne garde.  
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,  
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.  
L'attaquer, le mettre en quartiers,  
Sire Loup l'eût fait volontiers.  
Mais il fallait livrer bataille,  
Et le Mâtin était de taille  
A se défendre hardiment.  
Le Loup donc l'aborde humblement,  
Entre en propos, et lui fait compliment  
Sur son embonpoint qu'il admire.  
"Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,  
D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.  
Quittez les bois, vous ferez bien :  
Vos pareils y sont misérables,  
Cancres, hères, et pauvres diables,  
Dont la condition est de mourir de faim.  
Car quoi ? Rien d'assuré ; point de franche lippée :  
Tout à la pointe de l'épée.  
Suivez-moi : vous aurez un bien meilleur destin."  
Le Loup reprit : "Que me faudra-t-il faire ?  
- Presque rien, dit le Chien, donner la chasse aux gens  
Portant bâtons, et mendians ;  
Flatter ceux du logis, à son Maître complaire ;  
Moyennant quoi votre salaire  
Sera force reliefs de toutes les façons :  
Os de poulets, os de pigeons ;  
Sans parler de mainte caresse."  
Le Loup déjà se forge une félicité  
Qui le fait pleurer de tendresse.  
Chemin faisant, il vit le col du Chien pelé.  
"Qu'est-ce là ? lui dit-il. - Rien. - Quoi ? rien ? - Peu de chose.  
- Mais encor ? - Le collier dont je suis attaché  
De ce que vous voyez est peut-être la cause.  
- Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas  
Où vous voulez ? - Pas toujours, mais qu'importe ?  
- Il importe si bien, que de tous vos repas  
Je ne veux en aucune sorte,  
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor".  
Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.

Fables, 1668

Livre premier - Fable V

**Jean de LA FONTAINE**  
(1621-1695)

---

### Le chaland

Sur l'arrière de son bateau,      « Toute la Flandre »  
Le batelier promène      **Verhaeren (1855-1916)**

Sa maison naine  
Par les canaux.

Elle est joyeuse, et nette, et lisse,  
Et glisse  
Tranquillement sur le chemin des eaux.  
Cloisons rouges et porte verte,  
Et frais et blancs rideaux  
Aux fenêtres ouvertes.

Et, sur le pont, une cage d'oiseau  
Et deux baquets et un tonneau ;  
Et le roquet qui vers les gens aboie,  
Et dont l'écho renvoie  
La colère vaine vers le bateau.

Le batelier promène  
Sa maison naine  
Sur les canaux  
Qui font le tour de la Hollande,  
Et de la Flandre et du Brabant.

Il a touché Dordrecht, Anvers et Gand,  
Il a passé par Lierre et par Malines,  
Et le voici qui s'en revient des landes  
Violettes de la Campine.

Il transporte des cargaisons,  
Par tas plus hauts que sa maison :  
Sacs de pommes vertes et blondes,  
Fèves et pois, choux et raiforts,  
Et quelquefois des seigles d'or  
Qui arrivent du bout du monde.

Il sait par coeur tous les pays  
Que traversent l'Escaut, la Lys,  
La Dyle et les Deux Nèthes ;  
Il fredonne les petits airs de fête  
Et les tatillonnes chansons  
Qu'entrechoquent, en un tic-tac de sons,  
Les carillons.

Quai du Miroir, quai du Refuge,  
A Bruges ;  
Quai des Bouchers et quai des Tisserands,  
A Gand ;  
Quai du Rempart de la Byloque,  
Quai aux Sabots et quai aux Loques,  
Quai des Carmes et quai des Récollets,  
Il vous connaît.

Et Mons, Tournay, Condé et Valenciennes  
L'ont vu passer, en se courbant le front,  
Sous les arches anciennes  
De leurs grands ponts ;  
Et la Durme, à Tilrode, et la Dendre, à Termonde,  
L'ont vu, la voile au clair, faire sa ronde  
De l'un à l'autre bout des horizons.

Oh ! la mobilité des paysages,  
Qui tous reflètent leurs visages  
Autour de son chaland !  
La pipe aux dents,  
D'un coup de rein massif et lent,  
Il manoeuvre son gouvernail oblique ;  
Il s'imbibe de pluie, il s'imbibe de vent,  
Et son bateau somnambulique  
S'en va, le jour, la nuit,  
Où son silence le conduit.